

Bruno Lepetit, 20 janvier 2013

Quelle est la place du bonheur dans la réflexion morale ?

## 1. Introduction

Le lien entre vie morale et bonheur est omniprésent dans la Bible : la sagesse traditionnelle y dit que le bien donne le bonheur, le mal le malheur. C'est cette sagesse qui, par exemple, est professée dogmatiquement par les amis de Job, mais elle bute sur la réalité et cela nous oblige à repenser le bonheur autrement. Le bonheur de Job est d'abord celui de la plénitude du bien-être matériel. Avec l'« eudémonie », la pensée grecque va développer une autre vision du bonheur que nous évoquons au paragraphe 2. Nous verrons au paragraphe 3 comment cette conception sera reprise dans la théologie chrétienne. Mais la rupture apportée par la Croix rend possible le développement d'une autre morale, une morale déontologique de l'obligation, que nous abordons au paragraphe 4. Nous terminons par quelques considérations personnelles sur une façon de réduire la tension exprimée par exemple dans les Béatitudes entre promesse de bonheur inhérente à l'eudémonisme et l'âpreté du chemin, celui de la Croix, qui y mène.

## 2. La morale antique : un eudémonisme

Le mot le plus proche dans la langue grecque de « bonheur » est « eudémonie ». Il désigne notre « sort », tel qu'il nous est donné par les dieux. Si « heur » vient bien de « augurium » (augure), l'étymologie latine suggère alors le même sens. Il y a dans les traditions grecques un **démon bienfaisant** (eu-démonie, opposé à caco-démonie) qui nous accompagne toute notre vie depuis ses débuts et veille à ce qui est déposé, comme par une bonne fée, dans notre berceau. Le bonheur est alors le signe de la réalisation complète de ce qui nous est donné par notre naissance, notre nature humaine. Il est à la fois donné et mérité par notre action. Vertu/virtus traduit le grec « areté » et désigne une disponibilité permanente à fournir quelque chose : une fonction. Ainsi parle-t-on de la vertu d'une plante médicinale. La vertu désigne ainsi l'« excellence » d'un être, sa réalisation optimale. Chacun a une vocation au bonheur, qui est obtenu en développant ses vertus, c'est-à-dire en voulant ce dont on est capable, **en devenant ce que l'on est** (Pindare). Bonheur et vertu sont ainsi liés : le bonheur est la perfection de la fin, la vertu la perfection du moyen. Toutes les écoles de pensée antiques s'accorderont sur cet eudémonisme. Leurs différences porteront principalement sur leurs conceptions de la nature humaine, dont l'accomplissement doit conduire au bonheur.

Ainsi **Socrate** est intellectualiste : le bonheur passe par la connaissance. Pour accéder au bonheur, il faudra donc d'abord connaître sa nature : « connais-toi toi-même ». L'homme qui se connaît par la raison sait pour quel genre de vie il est fait. Socrate suppose que si l'homme sait ce qu'il doit faire, nécessairement il le fera. Un refus d'agir ne pourrait venir que d'un défaut de connaissance. **Platon** corrigera cet intellectualisme intégral : l'âme n'est pas que raison, mais aussi passions et volonté. La volonté peut ne pas choisir ce que la raison connaît. Il y a aussi chez Platon une hiérarchie des vertus et des fins : si celle du philosophe est la sagesse qui mène à la contemplation des Idées, celle des soldats est le courage et celle des producteurs la tempérance. **Aristote** est empiriste et son eudémonisme sera plus concret que celui du philosophe de Platon. Il s'agit toujours de réaliser ce qu'il y a de meilleur dans l'homme par la vertu, mais le philosophe, en plus de la vertu intellectuelle (prudence/sagesse), doit aussi pratiquer les vertus morales (justice, tempérance, courage) qui concernent l'appétit sensible. La vertu n'est plus le seul fruit de la raison, mais aussi de dispositions devenues habitudes (« choix de vie ») par l'éducation. Pour **Epicure**, encore plus empiriste, le bonheur n'est présent que s'il peut se mesurer dans un « plaisir » : plaisir néanmoins frugal et austère dans l'ataraxie, absence de trouble de l'âme. Les **stoïciens** auront une vision plus

monolithique : l'âme n'est que raison, la vertu, c'est vivre selon la raison et le bonheur est identique à cette vertu. Les passions étant des maladies de cette âme raisonnable, le bonheur est « apatheia ». Il est le fruit du « sequi naturam », au sens de nature rationnelle de l'âme.

### 3. La christianisation de l'eudémonisme

Fondée sur la philosophie antique, la philosophie chrétienne sera d'abord aussi eudémoniste : il s'agit toujours de devenir ce que l'on est. Ce qui change, c'est encore la vision de l'homme et de sa nature. Deux notions vont venir teinter l'eudémonisme chrétien : l'**amour de Dieu** et la **vision de Dieu**. Dieu nous a créé à son image et a mis en nous comme une force (preque au sens phisique : « la volonté est semblable à un poids », dira **Saint Augustin** dans *De Trinitate*, 11,18) qui nous oriente vers lui : c'est la force de l'Amour. Dieu est donc à la fois notre origine et notre fin. Cette force de l'amour mise en nous par Dieu nous conduit à rechercher dans tous nos actes la « Voluptas », dit Saint Augustin. Un acte est moral s'il est conforme à cette attraction, et lui seul donne la vraie « voluptas » : c'est la « Gaudium de veritate ». **Saint Thomas** est aussi eudémoniste, il place un traité des béatitudes en ouverture de la section Ia-IIae de sa Somme. La béatitude est dans la vision de Dieu, qui est un désir naturel de tout homme. Ce désir naturel s'apparente au désir que l'on a de connaître la cause des phénomènes que nous observons. Ce désir s'inscrit donc dans l'ordre des inclinations naturelles (ici, inclination à la connaissance de la vérité). Mais accéder à ce bonheur, cette vision, nécessite l'aide de la grâce divine et l'infusion des vertus théologiques qui viennent perfectionner les vertus morales. La loi nouvelle est cette grâce même donnée aux fidèles du Christ. Une **dimension surnaturelle** vient donc ici compléter le caractère naturel de l'eudémonisme antique.

En même temps qu'il est en continuité avec l'eudémonisme, le christianisme est en rupture avec lui par **la Croix**. Si le Christ est nouvel Adam, le modèle de l'humanité restaurée, alors le chrétien doit vivre à l'image du Christ. Plus encore, par le baptême, nous sommes conformés au Christ, nous vivons non seulement « à la suite » mais « en » Christ, comme le soulignera Saint Paul. Alors nous aussi portons la Croix, nous aussi passons par l'abandon, la souffrance, la mort. Les Béatitudes sont bien des macarismes, mais qui appellent à passer par un chemin de renoncement. Certes, peut-être peut-on parler encore d'« eudémonisme » au sens de réalisation de notre nature profonde, celle de fils de Dieu appelés à vivre comme le Christ, mais peut-on encore utiliser le terme de « bonheur », si ce n'est par antiphrase ? Une voie pour réduire cette opposition entre bonheur et sacrifice peut être de donner du poids au deuxième terme et gommer le premier : la loi nouvelle devient alors contrainte et obligation. La loi apparaît alors extrinsèque à l'homme et à sa nature. Le surnaturel, au lieu de rehausser le naturel en le prolongeant, s'y oppose. Le bonheur, soit est oublié, soit est repoussé à un avenir au-delà de cette vie humaine. La morale, au lieu d'être tirée vers une fin (téléologie), devient poussée par des principes (déontologie). Elle n'est plus liée à l'horizon et à la finalité de nos actes, mais à leur source et à leur principe.

### 4. L'époque moderne

Ce passage de la morale eudémoniste à la morale déontologique trouve ses racines dans la **rupture nominaliste** au XIV<sup>ème</sup> siècle. Pour le nominalisme existe seule la réalité individuelle, l'universel est une simple appellation commode, n'ayant que valeur nominale. La réalité morale sera celle de décisions singulières de la volonté libre, qui est la réalité première. Chacun de nos actes devient une réalité singulière et la finalité, le bonheur, perd de son importance. A sa place se développe l'obligation : la liberté de l'homme sera limitée par la liberté toute puissante de Dieu, qui domine la loi morale et édicte des préceptes. La morale devient une **morale d'obligation**. La prééminence de l'individu-sujet dans la pensée moderne explique le succès de cette morale d'obligation, aussi bien à l'intérieur de la sphère religieuse (ce sera l'ère des manuels de morale) qu'en dehors où, bien sûr, la

source des lois ne sera plus en Dieu comme chez Guillaume d'Ockham, mais en l'homme. Cette loi sera alors le fruit d'un consensus fondé sur le « sens » moral de l'homme (subjectivisme de Hume), ou sur un contrat de raison (conventionnalisme de Rousseau) ou, plus récemment, sur sa propre procédure d'élaboration (éthique procédurale de John Rawls ou Jürgen Habermas).

**Kant** a aussi une morale strictement déontologique : la volonté choisit le bien uniquement par devoir, par respect pour une loi qui vient de sa propre raison. Mais quelle loi permettra à la volonté qui la suit d'être réellement autonome, c'est à dire de n'être liée à aucun autre objet particulier qu'elle-même ? Il faut que cette loi respecte un principe d'universalité. Kant critique frontalement l'eudémonisme, qui rend la volonté hétéronome en la liant à quelque chose qui lui est extérieur, le bonheur. On peut néanmoins penser que l'eudémonisme ainsi condamné par Kant est celui des utilitaristes qui est d'abord une arithmétique comparative des plaisirs et des peines prenant en compte l'ensemble de la société (Bentham), enrichie par Stuart Mill pour prendre en compte une palette de valeurs plus large (« Mieux vaut Socrate malheureux qu'un imbécile heureux »). Le bonheur comme bien à acquérir n'est en effet pas l'eudémonie du monde antique et des chrétiens, mais nous ramène plutôt au bonheur comme plénitude du bien-être matériel.

## 5. Conclusion

**Nous avons vu deux visions de la morale en tension dans le christianisme. La première est un eudémonisme où le bonheur consiste en la réalisation de la nature profonde de l'homme, créé à l'image de Dieu et appelé à restaurer cette image en lui par ses actes. Une autre vision de la morale est celle de l'imitation du Christ, appel au renoncement et au sacrifice, où le bonheur est pour plus tard... Ces deux visions entrent en collision frontale dans les Béatitudes, qui juxtaposent macarismes et appels au renoncement.**

Une certaine vision moderne de l'homme rend même cette juxtaposition encore plus difficile. En effet, certains modernes peignent la vie comme un combat (Darwin et le darwinisme social), réduisent les relations sociales à des relations marchandes où chacun est à la poursuite d'intérêts égoïstes (« les vices privés font les vertus publiques » : Bernard de Mandeville, Adam Smith...), font de la vie conjugale un champ de bataille où s'affronteraient des pulsions (Freud) en vue de la domination de l'autre... Si l'on cherche à donner aux Béatitudes un sens dans le déjà-là de notre vie terrestre et pas seulement dans le pas-encore d'une autre vie, les promesses de bonheur des Béatitudes peuvent alors apparaître comme un leurre car l'être et l'agir requis pour y accéder seraient incompatibles avec la nature même de l'homme ainsi décrite. Il serait dans la nature de l'homme de lutter et vaincre, de satisfaire ses appétits égoïstes et de s'abandonner à ses pulsions sexuelles. Si le bonheur ici-bas est donné à celui qui mettra son agir le plus parfaitement en conformité avec sa nature, alors : heureux les riches, heureux les comblés...

Mais si l'on pense que les Évangiles sont une Parole de Dieu vivante qui garde aujourd'hui sa pertinence, alors c'est la vision moderne de l'homme qui est à reconsidérer. Ne trouve-t-on pas dans les profondeurs de l'humanité la sympathie, l'éthologie et la sociologie contemporaine ne font-ils pas place à des mécanismes de coopération plutôt que de compétition, de don de soi plutôt que d'appropriation de l'autre... dans la survie des espèces et le développement des sociétés. Une telle voie est d'ailleurs cohérente avec la vision optimiste de l'homme décrite par Saint Thomas dans sa doctrine des inclinations naturelles, fondamentalement bonnes et créées à l'image de Dieu.

Cette vision plus optimiste de l'homme rend le chemin évangélique praticable. Il reste néanmoins difficile, ce serait faire preuve d'un optimisme (béat ?) que de nier l'existence du péché. Mais suivre les Béatitudes, ce n'est plus renier sa nature profonde, c'est au contraire l'assumer totalement, la dilater jusqu'à un point où l'humain peut rencontrer le divin. C'est parce qu'elles sont assomption de

la nature profonde de l'homme que, conformément aux antiques adages (« Sequi naturam », « Deviens ce que tu es »...), les Béatitudes peuvent être un chemin de Bonheur qui est aussi sur notre terre.

### **Sources**

- « La morale antique », Léon Robin, 1963, PUF
  - « Les grands courants de la morale », Noëlla Baraquin, 1998, Armand Collin
  - « Explications du sermon sur la montagne », Saint Augustin, 1978, DDB
  - « Précis de théologie morale », Jean-Louis Bruguès, 1994, Mame
  - « Les sources de la morale chrétienne », Servais (Th.) Pinckaers, 2007, Cerf
  - « L'amour selon Saint Augustin », une conférence de Jean-Luc Marion, Doubs, août 2012
- Les indispensables cours et polycopiés de Luc-Thomas Somme !